

LES TRADITIONS AYURVÉDIQUES À BÉNARÈS AUX TEMPS MODERNES *

Summary — Benares (Vārāṇasī), known by the Sanskrit name Kāśī, is not only a holy city to Hindus but also a flourishing centre of Āyurveda. Its medical renown which can be traced back to Antiquity is associated with the legends concerning the origin of Indian surgery and its transmission to Suśruta. During its modern revival, Āyurveda has continued to occupy a major position in Benares and at its Hindu University. Indian medical science has been rendered illustrious here by great traditional practitioners not only of local origin (Satya Narain Shastri, 1890-1969) but also from provinces of Bengal (Dharmadas Gupta, 1862-1936), the Punjab (Arjuna Mishra), and Maharashtra (Tryambak Shastri, 1862-1943; Shrinivasa Shastri Vaidya, 1887-1972).

Le vieille ville de Vārāṇasī, connue également sous le nom de Kāśī dans la littérature sanskrite, est non seulement un haut lieu de l'hindouisme, mais aussi un centre florissant de l'Āyurveda. Sa réputation médicale, qui remonte à l'antiquité, est inséparable des légendes de l'origine de l'*aṣṭāṅga* et de sa transmission au célèbre chirurgien Suśruta¹. Dans son renouveau contemporain², la médecine indienne retrouve à Bénarès sa place privilégiée, les autres écoles représentatives étant celles du Bengale, du Maharashtra et du Kerala.

La renaissance āyurvédique suscitée au Bengale au siècle dernier par l'illustre *kavirāj* Gangadhar s'étend au nord du sous-continent à

* Nous remercions vivement tous nos informateurs de Bénarès notamment le doyen P.V. Sharma (Faculté de médecine indienne), Prof. G.N. Chaturvedi (BHU), Dr. K.C. Chunekar (BHU), *kavirāj* B.C. Pandey (Agastyakund) et Dr. A. Tiwari (BHU). Le présent texte a été communiqué au cours du Colloque sur les médecines traditionnelles de l'Asie (Strasbourg, 8-10 Septembre 1980).

1. L'analyse critique des données légendaires dans J. FILLIOZAT, *La doctrine classique de la médecine indienne*, 2^e éd., Paris, 1975, pp. 2-7.

2. Voir notre article sur *Le renouveau contemporain de l'Āyurveda* in « Wiener Zeitschrift für die Kunde Südasiens », XXVI, 1982, pp. 59-82.

travers l'enseignement délivré par certains de ses disciples et de leurs élèves³. Le mouvement rayonne à Bénarès, où la fondation en 1916 de l'Université hindoue (BHU) marque aussi l'histoire de l'éducation dans l'Inde moderne en général et de l'Āyurveda en particulier. Enseignée une dizaine d'années à la Faculté d'orientalisme, la science octopartite (*aṣṭāṅga*) fut ensuite honorée en 1927 par un Collège, le premier du genre, pour l'enseignement intégré de l'Āyurveda et de la médecine moderne. Cette innovation servait l'idéal culturel de la BHU, car son fondateur, le pandit Malaviya, avait proposé un syncrétisme entre les valeurs de l'humanisme indien et les apports de la science et de la technologie occidentales⁴. Proche des milieux āyurvédiques⁵, l'enthousiaste pandit a toujours souhaité un établissement médical à double vocation, traditionnelle et moderne. A ce souhait répond aujourd'hui l'Institut des sciences médicales, dont fait partie la Faculté de médecine indienne⁶.

A l'enseignement de cette école de tendance progressiste s'oppose l'instruction puriste (*suddha*) illustrée par l'Āyurved mahāvidyālay de l'Université sanskrite de la même ville. Celle-ci a été fondée en 1956 à l'initiative de Shri Sampurnananda, historien épris de culture sanskrite et qui est devenu premier ministre de l'Etat d'Uttar Pradesh. Dix ans plus tard y a été ouvert un département āyurvédique d'orientation orthodoxe, transformé par la suite en Government Ayurvedic College (1972).

Parmi les hindous pieux attirés vers la fin de leur vie par la ville sainte de Bénarès il y avait des śivaïtes bengalis adorateurs de Kālī-Durgā, alors que les kṛṣṇaïtes ont toujours préféré se retirer à Mathurā. Parmi ceux-là était le réputé *kavirāj* Umacharan Bhattacharya, disciple de Dwarakanath Sen. Il pratiquait avec ferveur la *pūjā* jour et nuit, réservant à la pratique médicale seulement les après-midi. Le penchant religieux a influencé sa conception thérapeutique et l'a empêché de délivrer un enseignement, pour lequel la *bhakti* ne lui laissait guère de temps. En revanche, son confrère Dharmadas Gupta (1862-1936)⁷, né dans un village du district de Burdwan et élève de Paresnath Sen, instruit par Gangadhar, est venu de Calcutta pour pratiquer, mais aussi pour enseigner au Collège āyurvédique (BHU), dont il a été le premier principal.

De tous les élèves vārānasiens de ce maître spécialiste de Caraka, le plus brillant est Satya Narain Shastri (1890-1969), un des plus illustres

3. B. GUPTA, *Indigenous medicine in nineteenth- and twentieth-century Bengal*, in Ch. Leslie (éd.), « Asian medical systems: a comparative study », Berkeley-Los Angeles-London, 1977, pp. 368-78.

4. J. LÜTT, *The movement for the foundation of the Benares Hindu University*, in « German scholars on India », II, Bombay, 1976, pp. 160 et 166-69.

5. P. V. SHARMA, *Mahāmanā kī Āyurvedniṣṭhā*, in « Prajñā » (Revue de l'Université hindoue de Bénarès), nos. 21-23, 1976-77, pp. 30-1.

6. Sur l'historique, voir notre article déjà cité, in WZKS, XXVI, 1982, p. 69.

7. Notice biographique dans *Nikhil-bhāratvarṣīy Āyurved-mahāmaṇḍal kā rajat-jayantī granth*, II, Banaras, 1936, p. 129.

vaidya de notre siècle⁸. Originaire de Bénarès, il reçut quinze ans durant une culture de lettré traditionnel (grammaire, logique, philosophie et littérature sanskrite), qui donna une solide base à sa formation āyurvédique ultérieure, sous la direction de Dharmadas Gupta. Il devint son élève privé à l'époque où celui-ci était maître-assistant au département āyurvédique de la Faculté d'orientalisme. Il fut formé par le *kavirāj* A. Charan dans la technique des préparations āyurvédiques. Nommé, après la disparition de son maître, professeur et ensuite principal du Collège āyurvédique (1937), il avait refusé la charge pour ne l'accepter que sur l'insistance du pandit M. M. Malaviya. Retraité en 1950, Satya Narain Shastri continua de pratiquer et même d'enseigner, cette fois-ci au Collège āyurvédique de l'Université sanskrite. En même temps il veillait sur la santé du Président de la République, dont il était le médecin personnel (jusqu'en 1962).

Ce praticien de grand savoir est resté dans l'esprit de la première tradition de l'*aṣṭāṅga*, en prescrivant aux malades, en plus des remèdes et de l'alimentation, un régime de vie dans lequel les croyances hindoues trouvaient leur place. Héritier de l'école bengalie, ce spécialiste réputé du *nāḍīviñṇāna* établissait le diagnostic d'après l'examen du pouls. Le résultat était communiqué en sanskrit au patient avant sa réponse à l'interrogatoire (*praśna*). Cet interrogatoire, l'inspection (*darśana*) et le palper (*sparsana*) représentent les trois méthodes indiennes de diagnostic. Cet art du diagnostic en lequel Satya Narain Shastri était passé maître, s'est transmis à son petit-fils *kavirāj* Bama Charan Pandey, notre informateur, qui pratique actuellement dans la maison de son grand-père, à Agastyakund. Il est un de ses disciples, parmi lesquels on trouve de nombreux praticiens à Bénarès ou des enseignants à la Faculté de médecine indienne, tels l'ancien doyen P. V. Sharma et le chirurgien K. N. Udupa, ancien directeur de l'Institut des sciences médicales (BHU).

Une autre dynastie locale d'āyurvédistes remonte au pandit Khania Lal Dikshit, né dans la première moitié du siècle dernier. Malade à 32 ans, il recourt au service d'un médecin qui ne le satisfait pas et se voit obligé de se soigner lui-même en appliquant ses connaissances d'āyurvédiste autodidacte. Guéri, il se décide à s'instruire auprès des *vaidya* de Bénarès. N'ayant pas d'héritier mâle, il fait connaître le savoir āyurvédique à son petit-fils, Babu Nandan Bhatt. La profession se transmet ensuite de père en fils à travers Raghu Nandan Vaidya et Devaki Nandan Vaidya, dont le descendant Ram Shankar Vaidya reçoit la formation, comme ses propres héritiers — Ravi Shankar et Shiva Kumar Shastri — au Collège āyurvédique de la BHU. La même université accorde le titre de docteur en médecine āyurvédique à l'actuel praticien Puran Chand Vaidya, fils de Ravi Shankar.

8. Volume d'hommages (70^e anniversaire): *Śrī-Satya-Nārāyaṇa-Sāstri-mahābhāṅgā-nām... Abhinandana-granthaḥ*, Varanasi, 1961. Voir aussi la notice nécrologique publiée par « Journal of research in Indian medicine », IV, 1969, 1, pp. 132-33.

Le brahmane Arjuna Mishra, originaire d'une famille pañjabie, ouvrit en 1936 un Collège āyurvédique, auquel il légua toute sa fortune. Sans doute l'influence pañjabie sur l'école de Bénarès est-elle beaucoup moins importante que celle qu'exercent les *vaidya* bengalis ou marathes, notamment Tryambak Shastri Joshi⁹. Né en 1862 à Chandori (district de Nasik), dans le Maharashtra, il est mort à Bénarès en 1943, octogénaire-robuste, des suites d'un accident. Descendant d'une famille de praticiens, Tryambak Shastri fut initié aux disciplines indiennes par les lettrés traditionnels Bala Shastri Ranade et Baba Shastri, connu comme renonçant sous le nom de Shri Purnashrama Shiva. Il reçut ensuite auprès de son père, Amṛta Shastri, la formation en Āyurveda, le grand-père paternel Vishnu Shastri étant à la fois āyurvédiste et lettré traditionnel. Avant de commencer à pratiquer il s'est aussi intéressé à la gymnastique, spécialement aux exercices de *daṇḍ-baiṭhak* (alternance répétée de positions assise et debout).

Tryambak Shastri ne ménageait aucun effort afin d'obtenir les meilleurs produits pour ses remèdes, et son comportement est devenu légendaire. Par exemple, il envoyait un cueilleur à dos d'éléphant pour se procurer quelque part dans le Bihar la plante mâle de la Cucurbitacée *vandhyakarkoṭakī* (*Momordica dioica* Roxb.)¹⁰, dont la bonne date de récolte se situe à la saison des pluies. Pour le traitement (*saṃskāra*) du mercure, il utilisait un insecte (*bindulikīṭa*)¹¹ de la forêt du Bastar (Madhya Pradesh). Pour assurer aux insectes de bonnes conditions de transport, il fit confectionner des boîtes spéciales ajourées et préparer de la nourriture. Enfin Tryambak Shastri n'hésitait pas à invoquer le dieu Śiva pour accroître l'efficacité des préparations mercurielles, tel le réputé *makaradhvaja*¹². Il était très confiant en sa thérapeutique et n'acceptait pas de changer de traitement. Il avait l'habitude de prescrire les médecines en fortes doses (jusqu'à 25 litres de lait par jour!) et l'eau devait être toujours bouillie et conservée dans des récipients en cuivre. D'après la tradition indienne, le récipient procure des qualités particulières selon la matière dont il est fait¹³.

Le principal disciple de Tryambak Shastri fut le pandit Shrinivasa Shastri Vaidya (1887-1972)¹⁴, né à Miraj dans le Maharashtra et arrivé

9. Sur la personnalité de Tryambak Shastri, lire le numéro commémoratif de la revue « Āyurved patrikā », VI, 1952, 1.

10. *Dhanvantariyanighaṇṭu* (Poona, 1896), pp. 44, 45, 430, 431, 432; *Rājanighaṇṭu* (Calcutta, 1933), III, 61-63; VII, 187-188; XXIII, 4, 14; 5, 15; 6, 9. Cf. T. B. SINGH et K. C. CHUNekar, *Glossary of vegetable drugs in Bṛhatrayi*, Varanasi, 1972, pp. 81-2, 213; K. M. NADKARNI, *Indian materia medica*, 3rd ed., I, Bombay, 1976, pp. 807-8.

11. Suśruta mentionne *bindulikīṭa*, dont la piqure empoisonnée donne des troubles biliaires (*Kalpa* VIII, 9).

12. Sur le *makaradhvaja*, voir K. M. NADKARNI, *op. cit.*, II, pp. 35-9.

13. Cf. P. MARIADASSOU, *Médecine traditionnelle de l'Inde: hygiène locale*, Pondichéry, 1938, p. 113.

14. La biographie rédigée par K. C. Chunekar (fils de Shrinivasa Shastri) a été publiée par P. V. Sharma dans le quotidien de Bénarès « Aj », mars 1972.

à Bénarès en 1901, à cause d'une épidémie de peste. Il étudia le sanskrit auprès de Lakshman Shastri Dravida et suivit son maître à Calcutta, où ce dernier fut nommé enseignant au Collège Sanskrit. Il continua d'acquérir une large instruction théorique, mais il reçut en même temps des leçons sur l'Āyurveda par les *kavirāj* bengalis, qui ne lui donnèrent pas satisfaction. Shrinivasa Shastri se vit donc obligé de faire des lectures en médecine moderne (anatomie et physiologie) dans les bibliothèques de Calcutta. Quelques années plus tard, il rentra à Bénarès pour reprendre l'étude de la médecine indienne avec Tryambak Shastri.

Il affronta des difficultés dans la profession, car son maître gardait jalousement le secret de la composition des remèdes afin de retenir le disciple aussi longtemps que possible sous sa dépendance. Pour remédier à cette difficulté, au moins en partie, il se décida à apprendre la chimie moderne, censée être utile à la préparation des médicaments āyurvédiques. Il prit donc des leçons en privé avec le prof. M. B. Rane, chef du département de chimie de la BHU. Il réussit dans ses efforts, en préparant les drogues aussi bien que son maître d'Āyurveda, qui finalement accepta de lui confier la préparation de tous les remèdes destinés à la clientèle.

Shrinivasa Shastri fit ses premiers pas dans la pratique aux côtés de son professeur. Il lui préparait la veille les dossiers des cas que Tryambak Shastri devait voir le lendemain, après les avoir étudiés la nuit. D'autre part, il visita pour lui les malades dans la journée. Il s'agit de patients aisés qui pouvaient payer le déplacement. Enfin, il ouvrit avec l'aide de quelques riches un dispensaire, pour avoir un plus grand contact avec le public, et délivra son enseignement à des apprentis āyurvédistes. Shrinivasa Shastri recevait également chez lui des patients envoyés par son maître, en raison de ses honoraires plus modestes et de médicaments moins chers. Mais sa gentillesse aussi attirait la clientèle de Tryambak Shastri, de caractère difficile. Le disciple est resté cependant attaché au maître jusqu'à la fin, même après avoir quitté son domicile, car il venait le voir tous les jours pour lui préparer les médecines dans la pharmacie. Chez lui, Shrinivasa Shastri faisait les préparations destinées à ses propres patients et aux malades du dispensaire. En même temps, il accueillait des élèves désireux d'être initiés à l'Āyurveda.

Pour le diagnostic il utilise l'examen du pouls tout en acceptant que les analyses du laboratoire le confirment. Mais il refuse le diagnostic par personne interposée. En effet certains prétendent encore aujourd'hui à Bénarès pouvoir établir le diagnostic d'après le pouls du messenger envoyé par le malade (*dūtānāḍīparīkṣā*). Cet art relève plutôt de la divination et rappelle certains textes classiques sur les présages tirés du messenger venu quêrir le médecin ¹⁵.

15. Cf. J. FILLIOZAT, *Pronostics médicaux akkadiens, grecs et indiens*, in « Journal asiatique », 1952, pp. 307-15.

Quant à l'alimentation, il recommande un régime lacté, le lait de chèvre étant prescrit pour les cas plus graves. Mais l'animal devait consommer certaines herbes choisies selon les besoins thérapeutiques. Les classiques de l'Āyurveda recommandent les feuilles de fève (*māṣa-parṇa*) comme fourrage pour certaines vaches, dont le lait est réputé comme un excellent revigorant et aphrodisiaque (*vṛṣyam uttamam*)¹⁶. Cette recette était difficile à réaliser, parce que les vaches n'aiment pas les herbes amères ou acides, qui sont en revanche appréciées par les chèvres. Il employait une préparation minérale (*parpaṭi*) pour laquelle on chauffait au creuset du soufre, du mercure et d'autres substances médicamenteuses. Ce produit, connu du Rāsaśāstra depuis des siècles, est de nos jours administré selon une posologie particulière: dose augmentée progressivement, puis maintenue quelques jours et enfin diminuée par paliers. Il est prescrit dans le traitement roboratif du *rasāyana*, au cours duquel le malade observe un régime lacté, destiné à atténuer les effets toxiques de ce remède mercuriel¹⁷. Privé de sel et d'eau potable, le patient pouvait prendre jusqu'à 12 litres de lait et plus, Tryambak Shastri recommandant même le double de cette dose. Mais son élève Shrinivasa Shastri a permis l'eau bouillie et diminué la quantité de lait à 6 litres par jour, en réduisant à la fois la dose du médicament.

Il innova aussi en thérapeutique, en actualisant le traitement par absorption de fumée (*dhūmapāna*), auquel se réfèrent les textes médicaux classiques et post-classiques¹⁸. Il aurait voulu remplacer le tabac moderne, inconnu de l'Āyurveda ancien¹⁹, par des herbes médicinales, bien difficiles sinon impossibles à se procurer au marché. Fait inhabituel pour un clinicien, Shrinivasa Shastri s'intéressa de même aux préparations mercurielles, en particulier au traitement du vif-argent au cours

16. Caraka, *Cikitsā* II, 3, 3-5 et Suśruta, *Cikitsā* XXVI, 37. Cf. *Hārta* (Pondichéry, 1974) I, 15, 24-25: la fève (*māṣa*) est fortifiante (*balya*), rassasiante (*saṃtarpaṇa*), favorise la bonne croissance (*br̥ṇhaṇa*) et la sécrétion du lait (*stanyavivardhana*).

17. Sur la préparation mercurielle *parpaṭi* et son mode particulier d'administration (*kalpa*), lire BHAGWAN DASH, *Ayurvedic treatment for common diseases*, Delhi, 1974, pp. 30-2. Cf. K. M. NADKARNI, *op. cit.*, II, p. 182. Le *Cakradatta* (Lahore, 1925, p. 96) donne une formule à base minérale appelée *rasaparpaṭikā*, prescrite contre la diarrhée chronique (*grahaṇī*), la consommation (*kṣaya*), les dermatoses (*kuṣṭha*), les hémorroïdes (*arśas*), le dessèchement (*śoṣa*) et l'absence de digestion (*ajirṇa*) (IV: *grahaṇīcikitsā* 37).

18. Caraka, *Sūtra* V, 20-55 et *Cikitsā* XVIII, 69-75; Bhela (New Delhi, 1977) *Sūtra* VI, 31-42; *Cikitsā* XXI, 34; et XXIII, 12; Suśruta (Bombay, 1938), *Cikitsā* XL, 1-20 et *Uttara* LV, 29-30; Vāgbhaṭa, *Aṣṭāṅghṛdaya* (Bombay, 1912), *Sūtra* XXI et *Aṣṭāṅga-saṃgraha* (Varanasi, 1978), *Sūtra* XXX; *Hārta* (Calcutta, 1894) IV, 19 (p. 306); Vṛnda (Poona, 1894) LXXVII: *dhūmavidhyadhikāra* (pp. 586-91); *Sārngadhara* (Bombay, 1931) III, 9. Sur la thérapie par le *dhūmapāna*, cf. J. JOLLY, *Indian medicine*, 2nd ed., New Delhi, 1977, p. 34; A. CHATTOPADHYAY, *Ancient Indian practices of drinking and smoking as found in the Charaka-saṃhitā*, in « Journal of Oriental Institute », XVII, 1967-68, pp. 19-21.

19. Sur le tabac dans la thérapeutique moderne de l'Āyurveda, cf. P. MARIADASSOU, *Médecine traditionnelle de l'Inde: us et coutumes de l'Inde et matière médicale usuelle*, II, Pondichéry, 1942, pp. 242-45, 251, 254.

des huit premiers *saṃskāra*, les dix autres opérations étant réservées à la transmutation des métaux vils (*lohavedha*)²⁰. Il pratiqua aussi la méthode de rajeunissement (*rasāyana*) en milieu fermé, connue de la médecine classique²¹, mais rarement appliquée à l'époque moderne (*kuṭī-prāveśika*)²². Shrinivasa Shastri a étudié la technique du *rasāyana* et surtout la structure de la fameuse hutte (*kuṭī*), inspirée de Caraka et de l'architecture du *vihāra* bouddhique. Il l'a fait construire près de Sarnath, non loin de Bénarès, pour une cure qui se déroula en 1940. Il apporta alors quelques modifications à la préparation des fruits de *Phyllanthus niruri* Linn. (*āmālakī*), qui seront cuits et servis au malade avec du miel et du beurre liquide (*ghṛta*). Comparée aux résultats douteux obtenus dans le même traitement avant la dernière guerre, la nouvelle expérience tentée par Shrinivasa Shastri, sous la direction de son maître, a donné pleine satisfaction. Le malade, affaibli et approchant de la soixantaine, après une cure de deux mois et demi reprit remarquablement du poids (28 kg) et montra le visage plus jeune d'un homme de 40-50 ans.

Ces portraits de grands praticiens illustrant l'Āyurveda à Bénarès depuis plus d'un siècle ne donnent qu'un aspect du passé culturel, très riche, de cette ville. Bénarès se révèle à notre époque comme une confluence privilégiée de courants āyurvédiques — local, pañjabi, bengali et marathe — et rayonne dans l'Inde entière. Les āyurvédistes diplômés de l'Université hindoue occupent aujourd'hui d'importants postes dans l'enseignement et dans la recherche āyurvédiques, du Cachemire au Kerala et du Bengale au Gujarat, et renforcent l'influence des *vaidya* progressistes, qui s'opposent aux praticiens intégristes ou puristes (*śuddha*).

20. Cf. D. JOSHI, *Mercury in Indian medicine*, in « Studies in history of medicine », III, 1979, pp.248-57.

21. Voir A. ROȘU, *Considérations sur une technique du rasāyana āyurvédique*, in « Indo-Iranian journal », XVII, 1975, 1-2, pp. 1-29.

22. Le patient de Shrinivasa Shastri a décrit sa cure dans le mensuel « Āyurved mahāsammelan patrikā », juin 1940.